

ITINÉRAIRES DU PATRIMOINE

L'Hôtel de la Préfecture et du Conseil général des Yvelines

Versailles



Itinéraire du Patrimoine réalisé par
la Direction régionale des Affaires culturelles Île-de-France
Service régional de l'Inventaire général
en collaboration avec les Archives départementales des Yvelines
et la conservation des Antiquités et objets d'art,
avec le concours de la Préfecture et du Conseil général des Yvelines

Coordination, Philippe Ayrault, photographe, Sophie Cueille,
chercheur au service régional de l'Inventaire général et Dominique
Hervier, conservateur général du Patrimoine, conservateur régional
Relecture, Renaud Benoit-Cattin, sous-direction des études de la docu-
mentation et de l'Inventaire, conservateur du patrimoine



Textes

Jean-Michel Leniaud
Professeur à l'école des chartes
Nicole de Blic
Conservateur déléguée des A.O.A.

avec la participation de

André Damien, membre de l'Institut
Geneviève Prévost

Photographies

Daniel Balloud

avec la participation de

Thierry Augis
Patrick Bessas

Plans

Nicole de Blic

HISTOIRE

Une nouvelle préfecture - p. 1
Le concours - p. 5
Le projet lauréat ; Amédée Manuel - p. 8
Une fonction temporairement détournée - p. 12

ARCHITECTURE

Entre cour et jardin - p. 16
Dans l'harmonie versaillaise - p. 18
Façades - p. 21
Distribution à la française - p. 23

VISITE

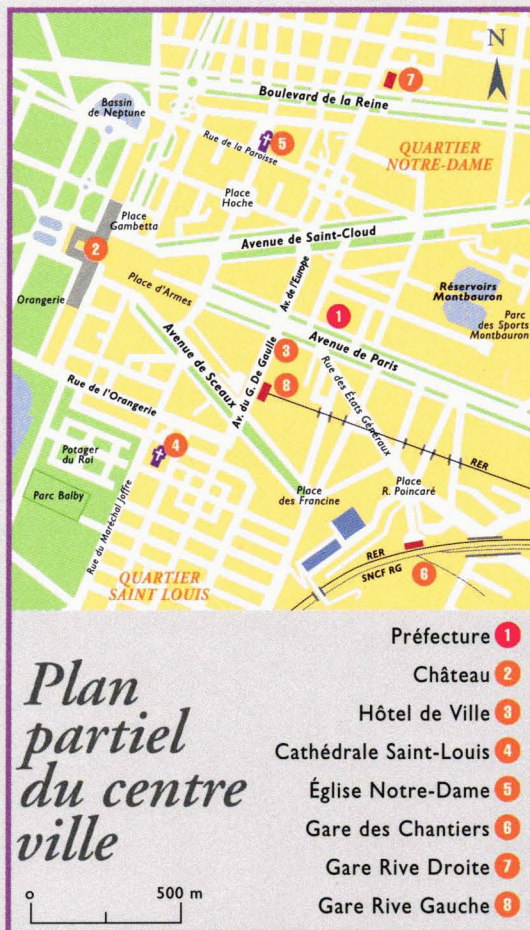
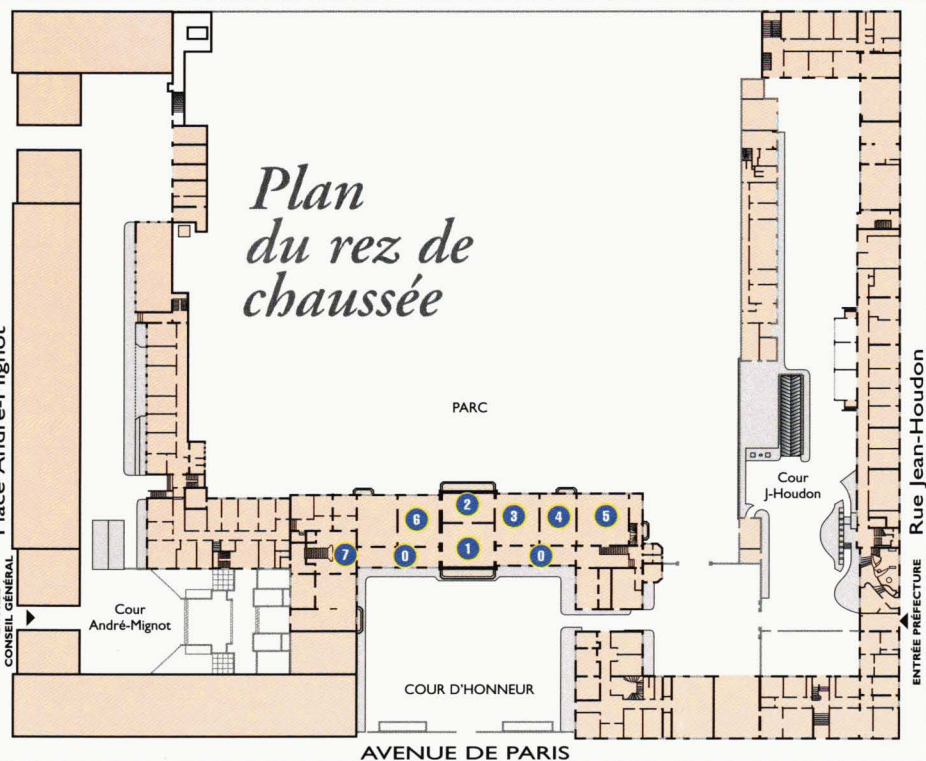
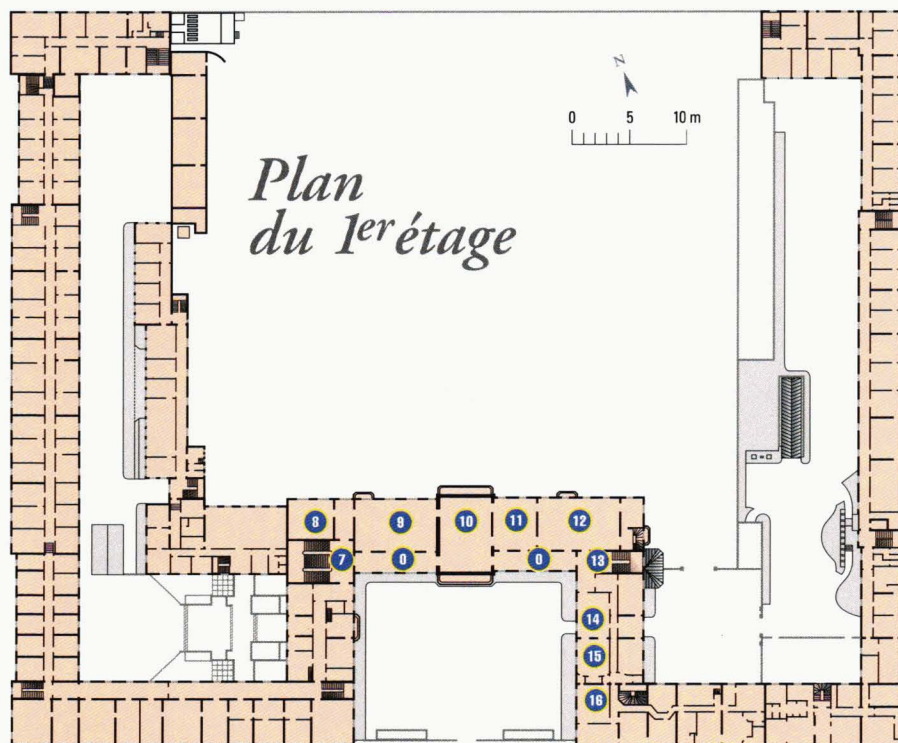
Le décor intérieur - p. 26
Rez-de-chaussée - p. 30
L'étage noble - p. 36

Photographie de couverture :

Hôtel de la préfecture et du conseil général, vu de l'avenue de Paris.

Édité par l'Association Pour le Patrimoine d'Île-de-France

Dépot légal : septembre 2001



- 0 Galerie
1 Vestibule
2 Salon d'attente
3 Petit salon - Bureau du secrétaire général
4 Salle de billard - Secrétariat
5 Salle à manger - Salle de réunion
6 Cabinet d'audience du Préfet - Bureau du Préfet
7 Escalier d'honneur
8 Salle Cossonneau
9 Salle du Conseil Général
10 Grand salon - Salon des Aigles
11 Salon de l'Impératrice
12 Grande salle à manger
13 Escalier privé
14 Petit salon privé
15 Chambre à coucher - Salon Empire
16 Salle à manger privée

L'Hôtel de la Préfecture et du Conseil général des Yvelines

HISTOIRE



Vue aérienne de l'hôtel
de la préfecture
et du conseil général.

Une nouvelle préfecture

Au cours de l'été 1859, le conseil général de la Seine-et-Oise adopte, sur le rapport du préfet Claude Joseph Brandelys Green de Saint-Marsault, le principe qu'une préfecture nouvelle sera construite : les bâtiments de l'hôtel du Garde-Meuble au 11, rue des Réservoirs, qui sont affectés depuis 1800 aux services de l'administration départementale, s'avèrent trop petits pour les besoins d'une circonscription aussi vaste et aussi peuplée, aussi riche également, que la Seine-et-Oise. L'homme qui est l'instigateur et bientôt le maître d'ouvrage de ce projet ne verra



Monogramme
sur la grille d'entrée.

pas la fin du chantier : Saint-Marsault prend sa retraite à la fin de l'année 1865 pour occuper des fonctions sénatoriales, il n'a guère plus de cinquante-neuf ans, mais décède presque immédiatement.

Si une préfecture plus vaste s'est avérée nécessaire, c'est parce que, depuis les premiers temps du Second Empire, les services administratifs de l'État se développent comme jamais, dans les ministères, certes, mais aussi dans les départements. Sous son règne calme et prospère, Napoléon III poursuit un objectif de modernisation des services publics tel qu'il avait été fixé par la Révolution et adopté par tous les régimes successifs, mais les moyens qu'il y affecte sont bien plus considérables que du temps de ses prédécesseurs.

Pour ce qui concerne la construction des préfectures, quelques chiffres parlent d'eux-mêmes : Napoléon 1^{er} en édifia quatre, la Restauration, huit et la Monarchie de Juillet, une seule. Plus tard, la Troisième République en réalisera quatre. Le Second Empire pour sa part en bâtit treize, chiffre énorme, même si

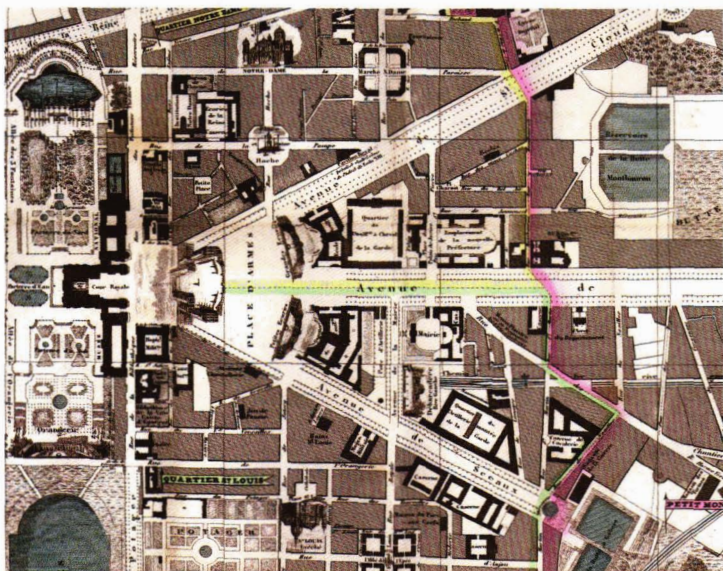


Salon de l'Impératrice,
chiffre impérial.

on tient compte de la création de trois nouveaux départements, les Alpes-Maritimes (l'ancien palais royal de Nice abritera la préfecture), la Savoie (à Chambéry, le palais ducal servira à cet usage) et la Haute-Savoie.

Avec celle d'Annecy (1863-1866) la préfecture de Seine-et-Oise, maintenant des Yvelines, à Versailles, porte la marque que le Second Empire a apposée sur les institutions françaises. De même, Bourgen-Bresse (1855-1858), Nîmes (1859), Chaumont (1859-1862), Périgueux (1859-1864), Marseille (1850-1868), Vannes (1863-1865), Montpellier (1863), Poitiers (1864-1868), Tulle (1865-1874), Colmar (1865) et Lille (1865-1872). Ces bâtiments apparaissent aujourd'hui comme le signe tangible d'une réalité : pour le corps préfectoral, le Second Empire a constitué une sorte d'âge d'or. Représentant de l'État, mais aussi de l'Empereur, le préfet bénéficiait désormais de moyens de représentation qui le classaient incontestablement parmi les notables les plus en vue. Mais ceux-ci eussent été inutiles si un objectif politique n'avait orienté ces moyens : entre le volontarisme centralisateur de son oncle et les aspirations décentralisatrices qu'expriment la révolution de 1848, Napoléon III cherche à

Plan pittoresque de la ville et du parc de Versailles, vers 1861 (détail). Il montre l'emplacement de la nouvelle préfecture et les bâtiments de l'ancienne vénerie. AD Yvelines, 2Fi 52.



tenir l'équilibre. On en trouve la preuve inscrite dans les pierres mêmes de ces treize édifices : le goût parisien s'y trouve souvent tempéré de quelques influences locales.

Mais point de luxe ostentatoire. L'excès déplaît à l'Empereur : Charlemagne-Émile de Maupas l'apprend à ses dépens, lui qui saigne les finances des Bouches-du-Rhône pour se construire à Marseille un palais surdimensionné, et s'attire cette remarque caustique du souverain : " Vous avez mis un beau mur devant votre préfecture. ", en attendant d'être relevé de ses fonctions deux ans plus tard. Ainsi encore, l'architecture est-elle souplement adaptée aux traditions et aux matériaux locaux : italianismes à Marseille, construction en granit à Vannes, adoption de la forme de l'hôtel particulier du XVIII^e siècle à Versailles. Pour autant on ne s'écarte pas de quelques lignes directrices : néo-Louis XIII à Tulle et à Poitiers ; rappel du Louvre de Lefuel à Lille, mais aussi à Versailles avec son pavillon central coiffé d'un couvrement de forme tronconique. Au reste, le dôme, comme ce type de pavillon, sont fréquents : on rencontre le premier à Marseille, à Vannes et à Lille ; le second à Poitiers et, plus encore, à Bourg-en-Bresse. L'emploi de l'un et de l'autre, selon une antique symbolique qui remonte à la Renaissance, entend caractériser les bâtiments où siège le pouvoir et les signaler comme tel à l'attention générale.

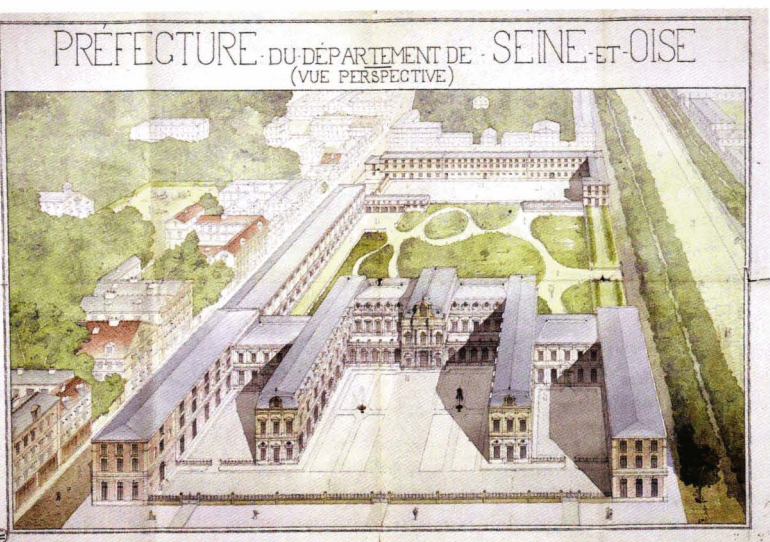
C'est dans ce contexte que le conseil général de Seine-et-Oise achète, le 26 mars 1861, l'ancien chenil du roi, édifié en 1685 derrière les Grandes Écuries, juste à côté de la Vénérerie (à l'emplacement de l'actuel palais de Justice), bâtiment dont il est séparé par une vaste cour (l'actuelle place Louis-Barthou). La dépense est considérable : 900 000 francs, mais on s'est rendu compte que, pour être moins cher, le projet, plus modeste, d'agrandissement de l'ancien hôtel du Garde-Meuble n'offrait que des possibilités d'extension réduites.

Immédiatement, commande est passée à l'architecte départemental Hippolyte Blondel (1808-1884). Mais les premières esquisses produites paraissent si peu satisfaisantes que le conseil général, institution départementale administrative créée dès la Révolution, propose au préfet de lancer un concours.

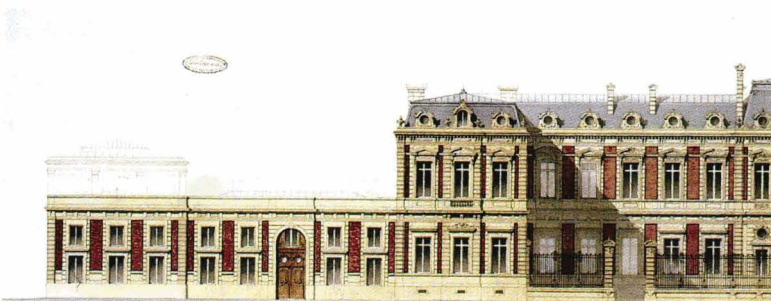
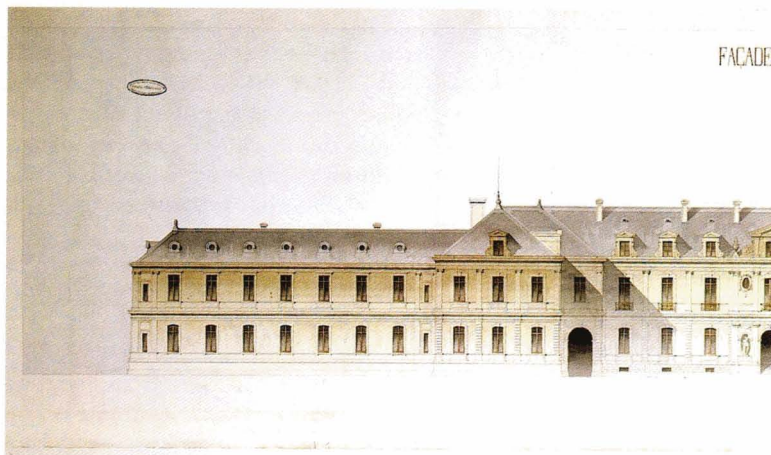
Le concours

À l'époque, le concours d'architecture n'est pas une procédure courante : souhaitée par une part croissante de la profession qui milite en faveur de la démocratisation du choix de la maîtrise d'œuvre, elle est récusée par ceux qui pensent qu'elle risque de décevoir les candidats malheureux qui ont consacré argent et temps pour y prendre part. Napoléon 1^{er} y avait recouru, dans l'espoir que l'opinion publique pût s'exprimer à l'occasion de l'exposition des projets. Napoléon III venait de faire de même en lançant en 1860 un concours en deux tours pour la construction du

Projet de l'architecte
départemental, Hippolyte
Blondel, 20 août 1861, avant le
lancement du concours. AD
Yvelines, 4N 20/6/1.



nouvel opéra de Paris. À Versailles, l'idée d'un concours pour la nouvelle préfecture est lancé dès septembre 1861 : il est clair qu'on a souhaité prendre modèle sur l'expérience parisienne.



Le programme s'est voulu le plus précis possible. Qui en est l'auteur et comment a-t-il été élaboré ? Les dictionnaires d'architecture et de construction ignorent à l'époque avec une belle unanimité ce genre de bâtiment, alors que la typologie de l'hôtel de ville est fixée depuis longtemps : ils n'ont donc pas pu servir de référence dans l'affaire. On peut en répartir ainsi les différentes fonctions :

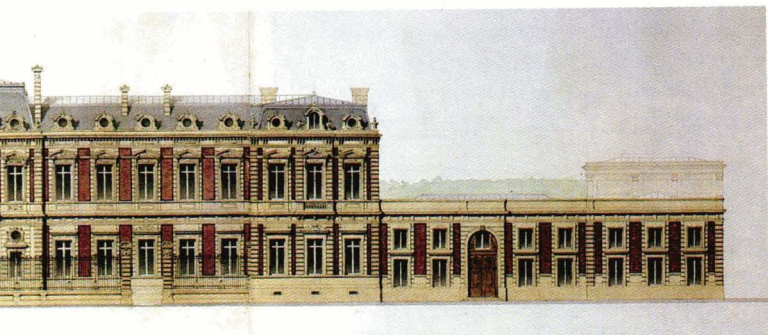
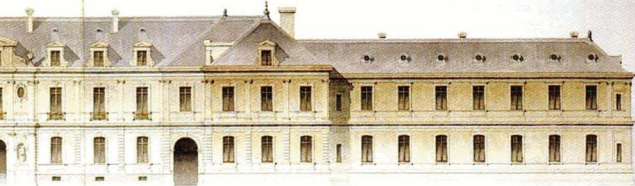
- deux appartements, l'un pour le préfet, l'autre pour le secrétaire général et leur famille. À cet égard, il faut se souvenir qu'Hausmann, pour l'heure préfet de la Seine, avait été mortifié de découvrir, lorsqu'il fut nommé secrétaire général de la Vienne, que la préfecture ne comportait pas de logement de fonction pour lui et qu'il devait prendre un meublé en ville ;

- un grand salon et une grande salle à manger pour les réceptions officielles ;

- un cabinet d'audience pour le préfet, avec salon d'attente ;

En haut, projet de Paul Gion, troisième prix du concours de 1862. AD Yvelines, 4N 22/4/2.

En dessous, projet d'Alfred Feine, quatrième prix du concours de 1862. Façades en brique et pierre. AD Yvelines, 4N22/6/4.



- une grande salle pour les délibérations du conseil général ;
- une salle pour le conseil de révision ;
- une salle pour divers conseils départementaux ;
- une salle pour le conseil de préfecture ;
- un cabinet pour l'inspecteur d'académie ;
- un service d'archives départementales ;
- une gendarmerie, y compris logements et écuries ;
- un parc.

Il s'agissait donc d'un programme mixte : il n'était pas rare, en effet, de juxtaposer sur un seul terrain différents services publics de façon à rentabiliser l'opération. Le rapprochement du représentant de l'État et de la force publique n'avait rien de choquant, sinon peut-être que de banal dans cette ville de garnison qu'était devenue Versailles. Quant à la relation avec les archives départementales, elle répond à l'effort qu'entreprend le Second Empire pour doter les administrations préfectorales de services aptes à conserver la mémoire des



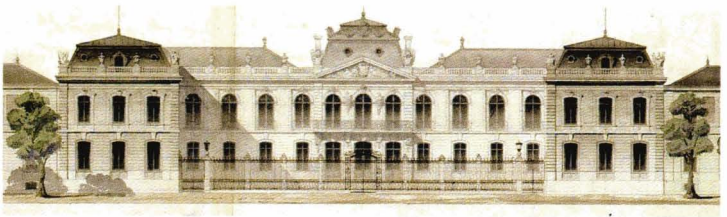
affaires administratives de façon à faciliter le traitement de leurs développements ultérieurs. En faisant des Archives une sorte d'excroissance de la préfecture, le choix adopté à Versailles montre la complexité de leur statut : elles ne sont pas encore unanimement admises, au même titre que le musée ou la bibliothèque et d'autres institutions savantes, parmi ces sortes de temple où se fabrique au XIX^e siècle la mémoire nationale.

Projet d'Amédée Manuel, deuxième prix du concours de 1862. Façade sur jardin et avenue de Paris. AD Yvelines, 4N 22/8/5.

À l'issue d'un concours à deux tours (1862 - 1863) et d'une exposition publique — comme pour l'Opéra de Paris — le jury finit par sélectionner la proposition d'Amédée Manuel (1814 - 1891). Blondel avait été éliminé dès le premier tour, Paul Gion (1838-1904), connu pour avoir construit le palais de Justice d'Alger, avait été classé en troisième. Le versaillais Manuel était un inconnu, du moins en dehors de sa ville : il faut, au reste souligner, qu'au XIX^e siècle, la plupart des grands noms de la profession a été écartée de la commande en matière d'architecture préfectorale, car l'administration supérieure tient à inciter les architectes à s'installer en province en réservant des commandes à ceux qui le font et les préfets n'aiment pas traiter avec ces Parisiens qu'ils ne voient que de loin en loin.

Le projet lauréat : Amédée Manuel

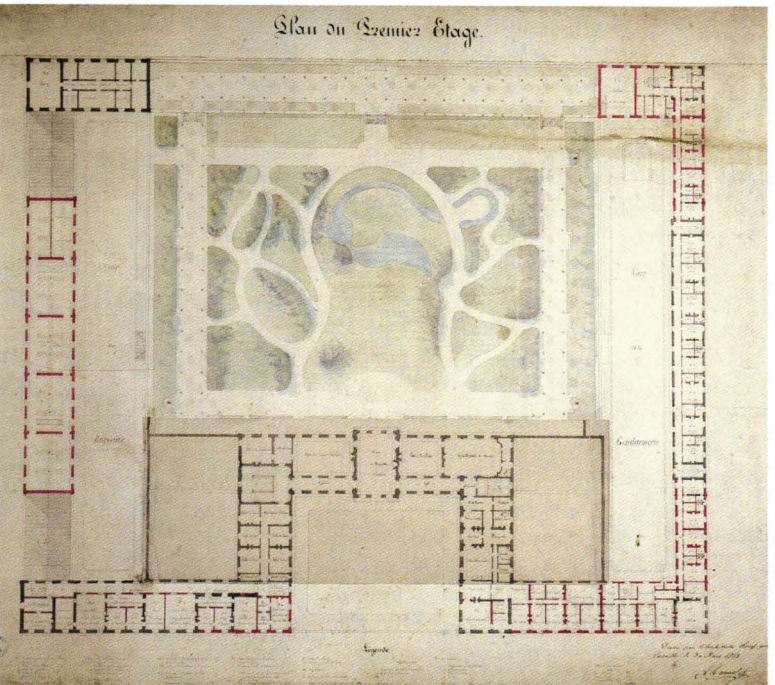
De cet Amédée Manuel, on ne sait toujours rien, sinon qu'il était issu d'une famille d'avocats et de négociants et qu'il avait été formé au lycée Hoche à Versailles, puis dans l'atelier d'Huyot à

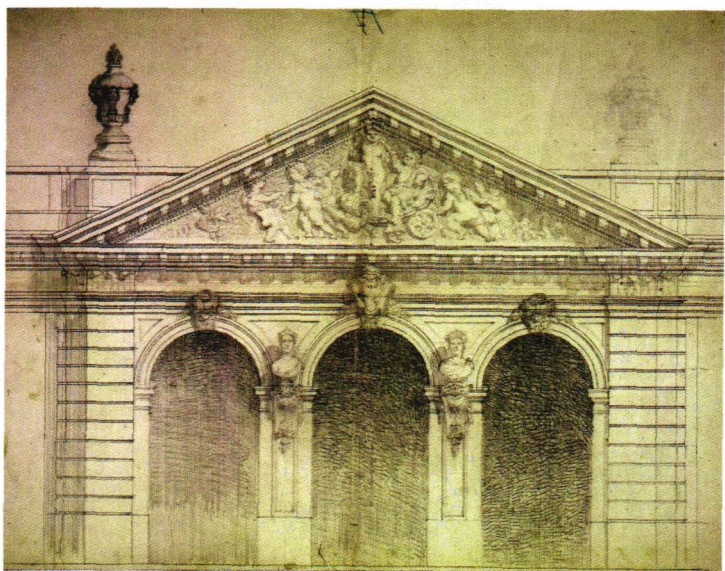


Projet de concours
d'Amédée Manuel, 1863,
façade sur l'avenue de Paris.
L'édifice réalisé a été modifié
par rapport au projet initial,
au niveau du décrochement
des toits de part et d'autre
du pavillon central. AD
Yvelines, 4N 21/6.

Projet de concours
d'Amédée Manuel, 1863, plan
du premier étage. Mention
de la disposition et de la
destination des pièces. AD
Yvelines, 4N 21/2.

l'école des beaux-arts où il a laissé un dossier d'élève architecte : il n'est pas un dictionnaire qui signale son nom, pas même le pourtant très documenté *Dictionnaire des architectes français* (1887) de Bauchal, lequel ne mentionne pas davantage, à la rubrique Versailles de son index, le bâtiment de la préfecture. Au vu de la devise que Manuel a adoptée pour répondre à l'exigence d'anonymat dans l'examen du concours — *ut prosim*, pour être utile — je penserais volontiers qu'il n'exerçait, en réalité, aucune activité professionnelle et qu'il était sorti à cette occasion de l'oisiveté qu'il cultivait sans doute, précisément dans le but de se rendre utile. On ne connaît de lui aucune autre construction, hormis quelques travaux dans divers immeubles versaillais.





Adopté en août 1863 par le préfet de Seine-et-Oise, le projet de Manuel doit encore franchir une étape importante avant d'être mis en œuvre : tout projet de construction publique qui dépassera un seuil financier, au demeurant modique, doit être soumis à l'approbation du conseil des bâtiments civils. Sans compter parmi les projets les plus considérables du moment, celui-ci a été estimé par le règlement du concours à une somme très importante : 1 200 000 francs. Présidé à l'époque par Félix Duban (1798-1870), l'un des maîtres de l'art en son temps, cantonné pourtant par l'administration impériale avec laquelle il est en froid à la restauration du château de Blois, le conseil des bâtiments civils rassemble les sommités architecturales du moment. Le projet y est vigoureusement critiqué : on désapprouve l'orientation des bâtiments ainsi que la distribution intérieure. Mais on fait également observer que le règlement du concours imposait de conserver le plus possible les bâtiments de l'ancien chenil. Manuel maintient, en effet, le corps de bâtiment de l'ancienne rue de l'Aventure, devenue rue Jean-Houdon, quitte à l'épaissir pour le transformer en gendarmerie, et une partie des constructions donnant sur l'avenue de Paris. Au

Fronton de la préfecture du côté jardin, vers 1865, dessin non signé . AD Yvelines, 4N 24/h/20.



total, le Conseil adopte le projet fixé à 1 150 000 francs. Le 11 août 1863 se tient la commission chargée des adjudications. En septembre de la même année, le chantier commence : l'administration impériale est efficace.

La gendarmerie est construite en premier ; les travaux se poursuivent côté hôtel préfectoral et service d'archives. À la fin de l'année 1866, l'installation se fait au terme d'un long déménagement. Entretemps, le devis initial a subi des réévaluations considérables. Le 19 juin 1867, le successeur du préfet Saint-Marsault, Jules Priamar Boselli (1810-1878) inaugure les bâtiments en présence de Pierre Jules Baroche (1802-1870), ministre de la Justice et des Cultes, mais aussi président de l'assemblée départementale de Seine-et-Oise depuis 1852, et de nombreuses autorités. Mais bientôt sonne pour lui l'heure de la retraite : au début de l'année 1869, il est remplacé par le conseiller d'État Charles Jules Cornuau (1821-1903).

Façade de la préfecture sur
l'avenue de Paris,
photographie de 1867. AD
Yvelines, 5Fi 320/I.





Une fonction temporairement détournée

Puis les événements se précipitent : le 4 septembre 1870, l'avènement de la III^e République fait succéder à Cornuau Édouard Charton (1807-1890), personnage aux multiples facettes, membre du conseil municipal de Versailles et fondateur du *Magasin pittoresque*, puis de la *Bibliothèque des Merveilles* chez Hachette et, après lui, Augustin Cochin (1823-1872). Mais ni l'un ni l'autre ne pourront s'installer dans l'hôtel préfectoral : le 20 septembre

Façade du pavillon central sur l'avenue de Paris, photographie de 1867. Baies de l'étage éclairant le grand salon. Fronton représentant l'allégorie de la Seine-et-Oise, sculptée par Georges Clère. Sous la Troisième République, le « N » du Second Empire fut bûché et les aigles impériales retirées.
AD Yvelines, 5Fi 320/4.

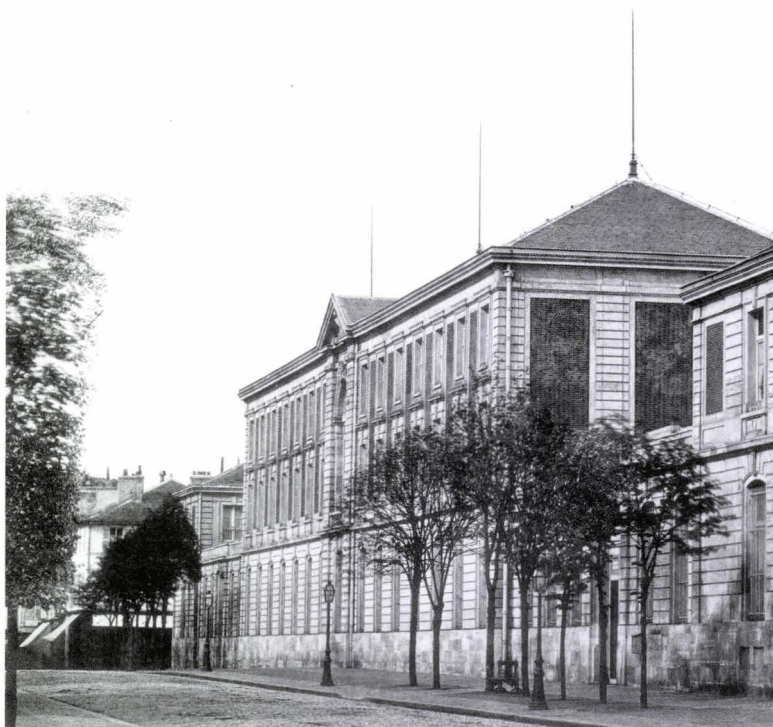
1870 le Kronprinz en a pris possession et bientôt après lui, son père, le roi Guillaume de Prusse. Puis Adolphe Thiers (1797-1877), chef du pouvoir exécutif, emménage dans l'aile gauche du bâtiment où il réside avec sa femme

Dès le 13 août 1873, le comte de Paris, délégué par le comte de Chambord, prétendant au trône de France, prit contact avec le président de la République Mac-Mahon, duc de Magenta, dans cette même préfecture pour lui demander d'appeler les représentants de la Nation à rétablir la monarchie héréditaire. Mac-Mahon refusa au motif que la constitution, qui n'existait d'ailleurs pas encore, lui interdisait de convoquer l'Assemblée Nationale hors session. Le comte de Paris lui fit observer qu'en sa qualité de chef des Armées, il pouvait faire ce qu'il voulait et Mac-Mahon de lui répondre : « Jamais l'armée n'a été si loyale ni mieux en main, mais si on lui enlève son drapeau, je ne répond de rien ». Il s'agissait en effet de la volonté arrêtée du comte de Chambord de remplacer le drapeau tricolore par le drapeau blanc.

Le comte de Chambord, désireux de rencontrer Mac-Mahon et de le convaincre à son tour, vint habiter à Versailles, rue Saint-Louis au numéro 5, chez le comte de Vanssay ; il désirait obtenir un entretien de Mac-Mahon et son projet était simple : entrer à l'Assemblée qui siégeait à l'Opéra Gabriel, au château, au bras du Président de la République et se faire reconnaître comme souverain de la France par acclamation.

Alors la Monarchie eût été restaurée mais Mac-Mahon, bien que royaliste de cœur, refusa une telle solution que son honneur de soldat et de Président de la République lui interdisait. C'est alors qu'il s'attira cette cruelle remarque du comte de Chambord : « Je croyais avoir à faire à un connétable. Ce n'est qu'un capitaine de Gendarmerie ! ».

André Damien



et sa belle-sœur, Félicie Dosne. Son hôtel de la place Saint-Georges à Paris ayant été pillé pendant la Commune, il agence derrière son cabinet de travail un petit musée avec ce qui a pu être sauvé de ses collections d'œuvres d'art. Le 24 mai 1873, il cède la place au maréchal de Mac-Mahon (1808-1893), auquel succède en ces lieux Jules Grévy (1807-1891). Le 30 janvier 1879, le président de la République abandonne définitivement Versailles pour Paris. L'hôtel de la préfecture retrouve enfin sa fonction initiale en 1880 avec le retour en ses murs du préfet Félix Cottu (1821-1886).

C'est en 1873 que se déroulèrent dans la Préfecture ou autour de la Préfecture des événements politiques de première importance qui marquent la fin de l'essai de restitution monarchique tenté par le Comte de Chambord et la consolidation de la République.

Le bâtiment des archives départementales faisant face au palais de Justice, photographie de 1867. Le parement en brique des murs latéraux est aujourd'hui recouvert d'enduit. AD Yvelines, 5Fi 320/3.



Préfecture et conseil général : deux institutions dans un même bâtiment

L'origine des départements et des conseils généraux remonte à la Révolution : la Seine-et-Oise possède ainsi un organe de délibération formé de membres élus. C'est la loi du 28 pluviôse An VII (17 février 1800) qui, modifiant cette organisation, dote le département d'un préfet qui sera alors assisté du conseil général. Depuis cette période la Préfecture et le conseil général cohabitent dans le même bâtiment. En 1848, alors que d'importants travaux sont engagés à l'hôtel du Garde-Meuble, la salle du conseil général, au premier étage est refaite. Mais les deux administrations sont à l'étroit et c'est à l'initiative du conseil général que le préfet s'engage en 1860 à acquérir un terrain pour construire le nouvel hôtel de la préfecture. Au cours du XIX^e siècle, l'autonomie départementale s'affirme et le conseil général reçoit des attributions administratives. Peu à peu régionalisme, décentralisation et déconcentration contribuent à structurer les départements.

La loi de décentralisation de 1982 marque une étape décisive. Le président du conseil général devient l'organe exécutif du département et la mission du préfet est modifiée. Cette évolution conduit à une redistribution des locaux entre l'État et le département conformément à une convention établie entre les deux parties, approuvée par le conseil général en juin 1986. C'est à cette période que s'engagent les travaux de transformation les plus importants depuis l'inauguration du bâtiment : un parc de stationnement souterrain est creusé sur sept niveaux et comporte un accès direct à l'hôtel du département.

S.C.



ARCHITECTURE

Entre cour et jardin

L'hôtel du Garde-Meuble de la Couronne dans lequel était installée, 11, rue des Réservoirs, l'ancienne préfecture était constitué de deux hôtels mitoyens. Le plus grand était affecté aux services administratifs, comprenant le cabinet du préfet, le conseil de préfecture, les bureaux, la salle du conseil général et une partie de l'appartement d'honneur, le petit hôtel était réservé aux salons de réception, aux appartements et aux cuisines, les bâtiments latéraux servaient pour les écuries et les différentes remises. Malgré les modifications qui intervinrent au fil du temps, notamment en 1848, cette disposition, issue du rapetassage de



Hôtel de la préfecture et du conseil général, vu de l'avenue de Paris.

bâtiments qui n'avaient pas été prévus pour ce type de fonctions, n'offrait rien que de malcommode. Elle manquait aussi de monumentalité : on imagine aisément qu'en plus d'un programme fonctionnel, Manuel reçut pour consigne de construire un bâtiment qui représentât dignement le pouvoir de l'État.

L'architecte disposait d'un terrain approximativement carré et passablement construit. Il choisit de donner l'accès principal au sud, du côté que bordait l'avenue de Paris : ce n'était pas seulement de l'air et de la lumière qu'il en retirait, mais aussi la possibilité de larges points de vue sur une composition dont les différentes parties se déploieraient noblement. De fait, les trois autres côtés n'auraient offert que des possibilités étriquées. Placé au centre même du côté de l'avenue de Paris, cet accès principal donne l'axe médian de part et d'autre duquel les différents corps de bâtiment sont disposés de façon parfaitement symétrique.

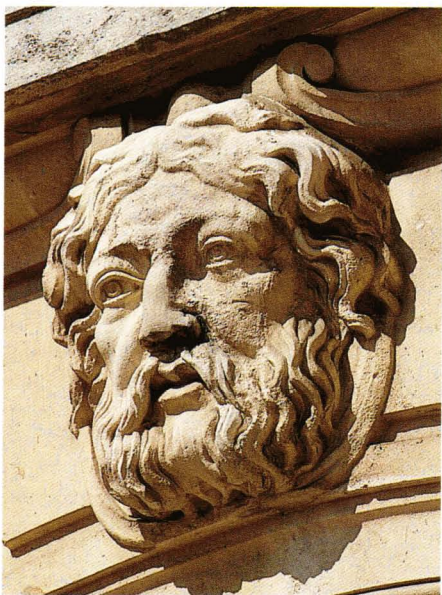
Le principe général de composition obéit à celui de l'hôtel particulier, entre cour et jardin, flanqués en l'occurrence de gigantesques communs disposés pour les besoins des différents services. Passé la grille sur l'avenue de Paris, et au fond de la cour d'honneur, on accède au corps principal de l'hôtel, flanqué de deux ailes en retour d'équerre qui déterminent la cour d'honneur. Au-delà du bâtiment principal, on devine par transparence le dessin d'un parc à l'anglaise qui occupe une part considérable du terrain d'assiette. Côté avenue de Paris, et de part et d'autre de la cour d'honneur, deux corps de bâtiment sont édifiés, l'un en direction de la place André-Mignot (ancienne place des Tribunaux), l'autre vers la rue Jean-Houdon. Ainsi se compose la préfecture proprement dite et, depuis 1983, le Conseil général. L'accès en direction des Archives départementales est prévu côté place André-Mignot, la gendarmerie est tournée vers la rue Jean-Houdon.



Dans l'harmonie versaillaise

La trame rigoureuse de la composition, le gabarit général des bâtiments, l'équilibre et l'harmonie qui s'en dégagent répondent aux caractéristiques générales de l'urbanisme versaillais : Manuel s'est manifestement soucié d'intégrer le mieux possible son projet dans l'environnement construit de la ville ; il a parfaitement atteint son

Parvis du conseil général
donnant sur la place
André-Mignot.



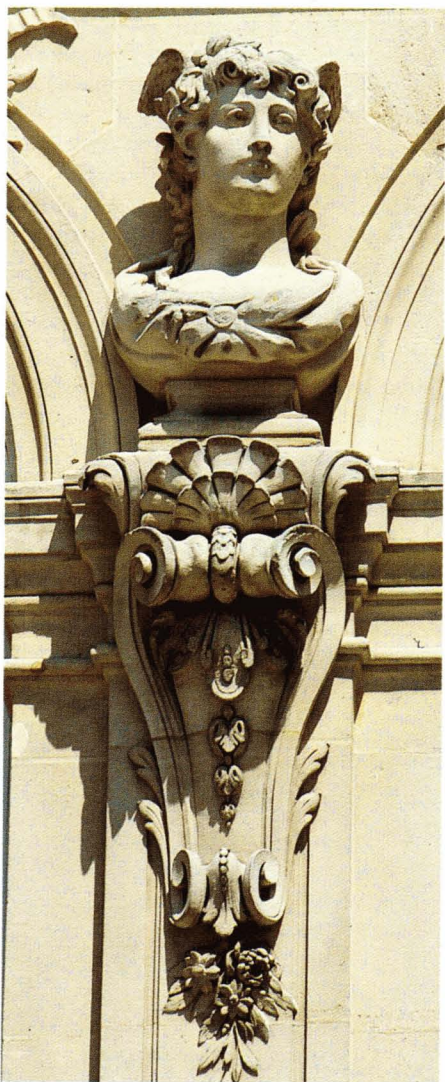
Mascaron, cour d'honneur.

objectif. Notons qu'il n'a pas retenu du XVIII^e siècle les formes chantournées qu'affectionne l'Impératrice Eugénie, mais l'élégance quasi mathématique, la sobriété rationnelle du grand style à la française : c'est cette écriture que, depuis le début des années 1850, les architectes cherchent à adapter aux besoins de l'administration publique pour représenter la majesté et la permanence de l'État. Henri Labrousse (1801-1875) à la Bibliothèque nationale et Henri-Paul Nénot (1853-1934) à la Sorbonne ont donné les meilleurs exemples en la matière.

Pavillon central de l'hôtel de la préfecture et du conseil général, cour d'honneur. Le fronton est orné de l'allégorie de la Seine et de l'Oise unissant leurs eaux, Georges Clère, 1867.

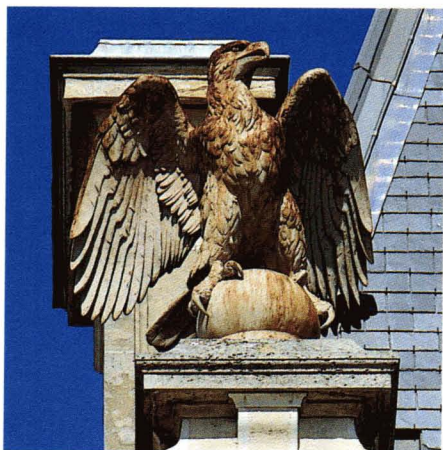
Le choix de ce parti n'offre pas seulement l'avantage de se fondre dans la trame versaillaise : la transparence dans la clôture que permet la grille, le vaste espace de la cour d'honneur, l'effet de transparence vers le parc confèrent au visage construit de la haute administration ce qu'il faut d'amenité, de clarté et d'esprit d'ouverture pour





Console supportant le balcon, cour d'honneur.

Buste de *Mercure*, dieu du commerce, cour d'honneur, 1867, Georges Clère.



Aigle impériale remontée ainsi que son pendant par la volonté du conseil général en 1985.

le rendre plus urbain. On comprend, en observant ce que Manuel a conçu pour Versailles, pourquoi Napoléon III se fâcha contre Maupas devant la préfecture de Marseille dont le plan centré et la haute façade donnent l'impression qu'elle est moins attentive à la ville que tournée sur elle-même.

Les façades

Au rez-de-chaussée comme à l'étage, le corps principal de l'hôtel est réservé aux fonctions de prestige. La façade est dessinée en conséquence, avec une composition centrale en légère saillie, dotée d'un balcon porté par des consoles assez lourdes et orné d'une ferronnerie néo-dix-huitième, de deux bustes de Cérès et de Mercure, allégories de l'agriculture et du commerce et d'un tympan sculpté représentant, de part et d'autre d'un écusson portant le " N " impérial, les figures de la Seine et de l'Oise réunissant leurs eaux, le tout dû au ciseau de Georges Clère. Par dessus et flanqué de deux aigles impériales, un couvrement tronconique signale le lieu du pouvoir, selon un dispositif rencontré dans d'autres préfectures de l'époque. Une balustrade ajourée et scandée par des pots à feu court

Détail du balcon du pavillon central, côté jardin.





tout le long de la corniche qui porte le chéneau au pied du comble.

Fronton du pavillon central
côté jardin orné du triomphe
de Flore, 1867.

Quelques menues différences distinguent les bâtiments latéraux : appareil à refends plutôt que plates-faces sur les pilastres qui séparent les baies, segments d'arc au lieu de pleins cintres aux baies du second niveau. Mais, dans l'ensemble, l'unité formelle de la cour d'honneur présente une belle homogénéité.

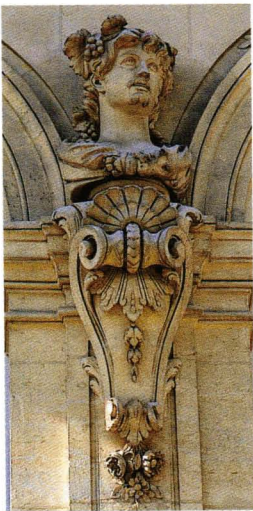
Si l'on traverse le vestibule, puis le salon d'attente, on peut découvrir la façade côté parc. Elle affecte la même disposition que celle de la cour d'honneur, à ceci près que trois travées supplémentaires correspondent à l'épaisseur des deux ailes en retour. L'iconographie sculptée du corps central s'adapte de ce côté-ci au caractère de l'environnement paysager avec les bustes de

Vertumne et Pomone et la représentation dans le tympan triangulaire du triomphe de Flore également dus à Clère.

Distribution à la française

De retour dans le vestibule, on peut diriger ses pas dans la galerie qui ouvre sur la cour d'honneur. Avec ses consoles qui meublaient les entrefenêtres, elle entendait imiter en modèle réduit le Grand Trianon. En dirigeant ses pas vers l'est, on rencontre d'abord le petit salon, la salle de billard, puis la salle à manger, dite de Thiers, toutes deux destinées à la vie officielle du préfet. En continuant, on atteint l'escalier qui conduit à ses appartements privés situés au premier étage de l'aile en retour. Si, au contraire, retournant vers le vestibule, on se dirige vers l'ouest, on passe devant le bureau du préfet, celui de son chef de Cabinet, puis on entre dans le domaine du conseil général qui occupe toute l'aile en retour et on peut emprunter un majestueux escalier louis-quatorzien dont les deux volées conduisent aux pièces d'apparat. Tout d'abord, la salle du conseil général qui occupe, sur quatre travées, la portion de bâtiment qui jouxte à gauche le corps central ; puis, dans le corps central, le salon des réceptions officielles dit Salon des Aigles. En continuant, se trouvent le salon du préfet et la grande salle à manger. Toutes ces pièces, suivant la tradition de l'hôtel à la française, sont distribuées en enfilade côté parc ; elles sont aussi reliées, côté cour d'honneur, par une galerie située à l'aplomb de celle du rez-de-chaussée.

À l'est de la cour d'honneur, un passage sous l'aile en retour conduit à la cour de la gendarmerie, long espace rectangulaire à l'extrémité nord duquel se trouvaient les écuries. Un passage symétrique conduit vers l'est dans la cour des bureaux du Conseil général, qui dessert également l'ancien bâtiment des archives. De celui-ci, la façade se dresse sur la place André-Mignot. De ce côté, elle se



Buste de Vertumne, divinité romaine qui présidait aux saisons, pavillon central côté jardin, 1867, Georges Clère.

compose d'un bâtiment central fait de quinze travées sur trois niveaux, l'axe vertical se signalant par un fronton triangulaire. Lui font suite de part et d'autre deux corps de bâtiment d'un seul niveau et, aux extrémités, deux départs d'aile en retour qui s'élèvent sur deux niveaux. Avec son appareil à refends, ses moulurations strictes, ses proportions précises et élégantes, l'ensemble constitue un bel exemple d'adaptation de l'écriture de Mansart et de son atelier aux nécessités de l'architecture publique. Sur la base d'un programme différent, il reflète une réflexion analogue à celle qu'Henri Labrousse a conduite approximativement à la même date pour tracer la façade, rue de Richelieu, de la Bibliothèque nationale. Il est le témoin d'une évolution sensible qui affecte l'architecture publique de la seconde moitié du XIX^e siècle : une fois abandonnés les pleins-cintres et les détails à la manière de Percier et Fontaine qui caractérisaient les façades des bâtiments civils sous l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet, c'est vers le grand style à la française que les architectes se dirigent jusqu'à la fin du siècle.

Le parc qui occupe une grande partie de la surface intérieure du quadrilatère affecte, selon une mode antérieure au règne de Louis-Philippe, les sinuosités capricieuses du dessin dit à l'anglaise. On pourrait voir dans ce choix une sorte de trahison de l'esthétique architecturale des façades, faite de lignes orthogonales, comme si, malgré l'environnement versaillais et ses lignes strictes, il était possible, au sein d'un espace clos, d'humaniser quelque peu l'héroïcité du rectiligne et du perpendiculaire. On notera tout de même que les gracieuses arabesques du petit parc à l'anglaise ont été solidement contenues par les quatre côtés d'un rectangle : au total, et malgré cet accès de fantaisie, Manuel s'incline une fois encore devant les vertus de l'angle droit. C'est à celles-ci que la préfecture de Versailles a été dédiée presque toute entière.

Jean-Michel Leniaud



Buste de Pomone, déesse des fruits et des jardins, pavillon central côté jardin, 1867, Georges Clère.

Les hôtes célèbres

- 19 juin 1867 : réception pour l'inauguration de la préfecture par le préfet San-Benedetto Boselli.
- 27 juin 1867 : réception du vice-roi d'Égypte, Ismaïl Pacha avant l'ouverture du canal de Suez en novembre 1869.
- 20 septembre 1870 : installation du prince royal de Prusse, futur Guillaume II.
- 1^{er} octobre 1870 : installation à Versailles du préfet prussien Brauchitsch. Il ne réside pas à la préfecture.
- 5 octobre 1870 : le prince royal de Prusse cède la préfecture à son père le roi de Prusse, Guillaume 1^{er}.
- 18 janvier 1871 : le roi de Prusse est couronné empereur d'Allemagne dans la galerie des Glaces. Une grande fête est donnée à la préfecture.
- 7 mars 1871 : le roi de Prusse, empereur d'Allemagne, quitte la préfecture à 8 h 30. L'état des lieux est fait par le baron Normand, conseiller de préfecture.
- 14 mars 1871 : à 11 h, installation à la préfecture d'Adolphe Thiers, chef de l'exécutif : «Le drapeau tricolore a été hissé sur le monument».
- 9 juin 1871 : déjeuner offert par Adolphe Thiers aux princes d'Orléans au lendemain de l'abrogation de la loi d'exil.
- 24 mai 1873 : entrevue entre Adolphe Thiers démissionnaire et le maréchal de Mac-Mahon qui est élu président de la République.
- Juin 1873 : plusieurs réceptions brillantes sont données par le maréchal de Mac-Mahon aux différents corps constitués.
- 9 juillet 1873 : le shah de Perse est reçu à l'hôtel de la présidence.
- 10 ou 12 novembre 1873 : entrevue entre le comte de Blacas, émissaire du comte de Chambord et le maréchal de Mac-Mahon sur la question de la Restauration. Désaccord concernant le rétablissement du drapeau blanc en cas de Restauration.
- 3 février 1879 : le maréchal de Mac-Mahon quitte la présidence, il est remplacé par Jules Grévy.
- 1^{er} janvier 1880 : le préfet Félix Cottu s'installe à la préfecture.
- 16 juin 1965 : réception et dîner en l'honneur du général de Gaulle, président de la République. Il passe la nuit à la préfecture. Mme de Gaulle l'accompagne.



Buste de Mac-Mahon, marbre signé et daté, Oliva, 1878.

Geneviève Prévost

Service de porcelaine de Sèvres dit «Pimprenelle». Dessiné par Alexandre Sendrier, directeur de la Manufacture de 1897 à 1919, il a été acquis pour la venue de Charles de Gaulle et de son épouse en juin 1965.



VISITE

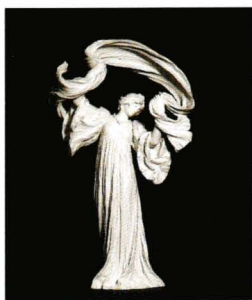
Le décor intérieur

C'est dans le corps du bâtiment central que se trouvent en 1867 l'appartement officiel du préfet et les pièces de réception. L'entrée principale donne alors sur l'avenue de Paris, au fond de la cour d'honneur. Les appartements privés sont situés dans l'aile droite.

Depuis le partage avec le conseil général, l'entrée courante de la préfecture se fait par la rue Jean-Houdon, la grille d'honneur étant ouverte pour les réceptions officielles du Préfet.

En ce qui concerne le conseil général, l'entrée se fait par la place André-Mignot.

Pour donner vie à ces volumes intérieurs, Manuel va s'entourer d'artistes de renom. La décoration murale sera confiée à des ornemanistes, stucateurs, doreurs. «L'art de Versailles», remis à l'honneur sous Louis-Philippe, triomphe. L'architecte demandera même l'autorisation de faire le moulage de certains décors du château de Versailles et des Trianons ; mais toute



Surtout dit du *jeu d'écharpe*, biscuit de Sèvres d'Agathon Léonard. L'ensemble de ce surtout présenté par la manufacture de Sèvres à l'Exposition universelle de 1900 comprenait quinze figures de danseuses et musiciennes. Le succès fut tel que Sèvres l'édita en trois grandeurs.

Frise avec monogramme de la Seine-et-Oise.





reproduction intégrale de la décoration artistique des résidences impériales restant la propriété exclusive de la Couronne, il demande aux artistes d'imiter.

Pour les peintures, l'architecte fait appel à Alexandre Denuelle, peintre décorateur.

Alexandre Denuelle (1818-1879), peintre sur porcelaine – son père avait une manufacture à Saint-Yrieix dans le Limousin - puis peintre décorateur, devient l'élève de Paul Delaroche et de Félix Duban, chef de file d'un courant d'« architectes archéologues ». Ses réalisations sont très influencées par les travaux de Duban qui prônent un éclectisme où cohabitent le passé et le présent. Après un voyage en Italie pour y étudier l'art de la décoration monumentale, il est chargé par la commission des Monuments historiques d'établir un corpus des peintures murales de la France. En 1849, il ouvre son atelier, rue du Bac à Paris, et va essayer d'imposer à la peinture décorative le statut d'un art à part entière. Il participe à de grands chantiers de décoration religieux, notamment à Paris (Saint-Germain-des-Près, Saint-Sulpice). Parallèlement il travaille dans des édifices publics, au château de Versailles, au Louvre, à l'hôtel de ville de Lyon, à la préfecture de Grenoble. Il travaille aussi pour une clientèle privée, à des hôtels parisiens et au château de Thoiry dans les Yvelines.



Sous la direction de ce dernier vont travailler des artistes parisiens, souvent «Prix de Rome» et élèves de Paul Delaroche, comme Félix Armand Jobbé Duval, Ernest-Augustin Gendron, Félix Barrias et des artistes versaillais connus à l'époque, Eugène Bataille, Émile-Charles Lambinet, Félix Lanoüe et Léon Pallandre. Ceux-ci réalisent les plafonds et les dessus-de-porte où amours, saisons et allégories se côtoient.

Alexandre Denuelle définit une orientation iconographique inspirée de celle du château de Versailles ; les allégories évoquent tout ce que l'État et son représentant se doivent de protéger et d'encourager, notamment les Arts, les Sciences et le Commerce ; il met aussi à l'honneur les emblèmes impériaux ainsi que ceux de la Seine-et-Oise. Pour harmoniser ce décor d'inspiration traditionnelle, Alexandre Denuelle ajoute sa note personnelle tirée de l'étude des arts du passé en osmose avec la création d'un style contemporain.

Le mobilier

Les inventaires du mobilier de la préfecture depuis sa première installation en 1800 dans l'hôtel du Garde-Meuble jusqu'à son transfert, avenue de Paris permettent d'authentifier certains objets, spécialement le mobilier d'époque Napoléon III conçu pour la préfecture de 1867, mobilier le plus considérable de l'édifice.

Mémoire des fournitures de bronzes faits pour l'hôtel de la préfecture de Seine-et-Oise, Maison Chaumont-Marquis-Languereau, 1867.
AD Yvelines, 4N 39.

Les Ribaillier-Mazaroz

Ces deux familles associées à la suite d'un mariage depuis 1855 comme fabricants d'ébénisterie d'art fondent une société en 1866.

Les Ribaillier, Pierre l'ainé, Pierre le cadet et Louis, sont originaires de la Nièvre. Ils s'installent à Paris entre 1833 et 1836, au 5, rue des Filles-Dieu. Ils se disent alors ébénistes, sculpteurs, antiquaires.

Paul Mazaroz, artiste industriel d'origine napolitaine, épouse une des filles de Pierre Ribaillier l'ainé.

Les Ribaillier-Mazaroz participent aux grandes expositions de l'époque, notamment aux Expositions universelles de 1855 et de 1862 où ils se font remarquer ; en 1855, l'Empereur leur achète, pour sa maison de Saint-Cloud, un meuble à deux corps sculpté en noyer, à hauts-reliefs, avec peintures à l'huile sur fond or. Et, en 1862, les meubles de salle à manger, en noyer et chêne sculpté, présentés à Londres, annoncent ceux de la préfecture de Versailles.

La Maison Ribaillier-Mazaroz a produit des meubles de tous styles, conformément au goût de l'époque.



Mémoire du mobilier de la salle à manger dite « de Thiers » livré à la préfecture de Seine-et-Oise, Ribaillier-Mazaroz, 1867. AD Yvelines, 4N 39.

Hippolyte Blondel, architecte départemental et diocésain, est chargé de l'ameublement. Il va s'entourer de deux familles d'artistes : les Ribaillier-Mazaroz, ébénistes, fournisseurs du mobilier impérial et les Chaumont-Marquis-Languereau, bronziers d'art fournisseurs du mobilier de la Couronne, des ministères et de la préfecture de la Seine. Ces derniers vont équiper en lustres, pour la plupart encore en place, presque toutes les pièces de réception.

Rez-de-chaussée

Par un perron de quelques marches, situé au fond de la cour d'honneur, on pénètre à l'intérieur du pavillon central, dans un large vestibule prolongé par un salon d'attente vers le jardin.

De chaque côté de l'entrée du salon, deux tableaux retracent des scènes historiques ; sur l'un, on reconnaît la reine d'Angleterre, Henriette Marie de France, fille d'Henri IV reçue à la cour par Anne d'Autriche et Louis XIV, enfant ; sur l'autre, Marie Stuart reçue au Louvre par Catherine de Médicis et son

Plafond du salon
d'attente du préfet,
Alexandre Denuelle, 1867.



fils François II, futur époux de Marie. Réalisés par Henri Decaigne (1799-1852) et Gillot Saint-Èvre (1799-1856), ils proviennent du château de Versailles.

De part et d'autre du vestibule, une galerie rythmée de pilastres à chapiteaux doriques dans lesquels s'encastrent des consoles de Ribaillier-Mazaroz desservent les anciens salons : à droite, l'ancien petit salon du préfet, actuel bureau du secrétaire général, l'ancienne salle de billard actuel secrétariat, et la salle à manger aujourd'hui salle de réunion, à gauche, le bureau du préfet. Cette galerie, décorée de toiles de marines de Théodore Gudin, dessert d'un côté l'escalier privé du préfet et de l'autre, l'escalier d'honneur.

Salon d'attente

Situé au centre du bâtiment, son décor illustre bien deux des tendances de l'art décoratif de l'époque, le néo-classicisme et le retour au passé.

Le plafond, divisé en trois panneaux décorés d'ornements végétaux stylisés et de rinceaux d'acanthé interprète les arts du passé et du siècle de Louis XIV. Cette réalisation d'Alexandre Denuelle témoigne aussi du souci en cette seconde moitié du XIX^e siècle « d'éclairer » les intérieurs par des peintures murales ; quant aux dessus-de-porte du peintre versaillais, Eugène Battaille (1817 - ?), amours à la chasse et à la pêche, ils copient « l'art de Versailles ».

Petit salon, actuellement bureau du secrétaire général

Cette pièce, une des plus harmonieuses du rez-de-chaussée, était, d'après les plans de Manuel de 1863, la salle de billard ; son décor à trophées de musique ferait plutôt penser à un salon. Au plafond, dans un ciel encadré par une balustrade en pierre, quatre amours soutiennent des



guirlandes qui se réunissent à l'anneau du lustre. Les dessus-de-porte représentent les quatre Saisons sur des toiles marouflées d'Henri de Gray (Gray 1822- ?), peintre de portraits et de genre, élève de Léon Cogniet.

Le petit salon du préfet, actuellement bureau du secrétaire général.



Salle de billard, actuellement secrétariat

Dessus-de-porte du salon du préfet, allégorie de l'Hiver, Henri de Gray, 1867.

Il s'agit probablement de l'ancienne salle de billard comme en témoigne le lustre à deux suspensions. Le plafond présente un décor à motifs végétaux stylisés dans le style de Denuelle. Les dessus-de-porte évoquent l'ancienne Seine-et-Oise, notamment la Seine à Rueil et à Marly d'Émile Lambinet



Dessus-de-porte de l'ancienne salle de billard représentant la cascade de Saint-Cloud, Albert Girard, 1867.

(1815-1872), cousin du magistrat versaillais, Victor Lambinet, auteur de « Balzac mis à nu ».

Salle à manger, actuellement salle de réunion

Salle à manger, actuellement salle de réunion. Mobilier, Ribaillier-Mazaroz, 1867.

Elle conserve son décor originel : plafond au ciel feuillagé, corniches peintes en noir et or, dessus-de-porte figurant des natures mortes.

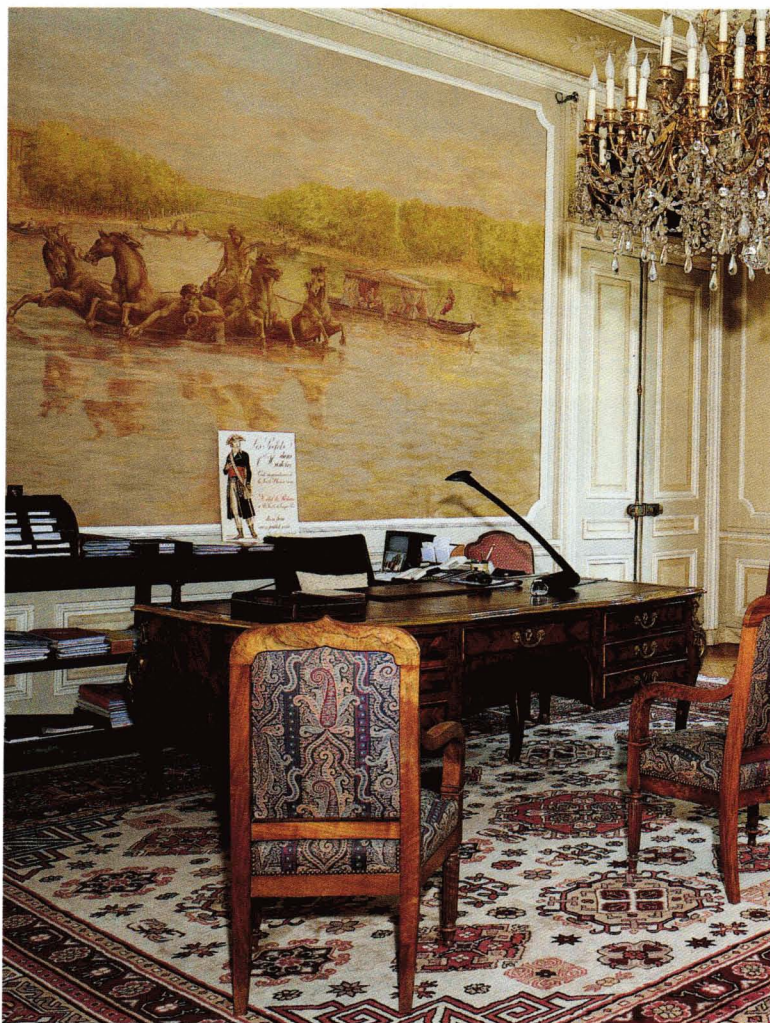




Dessus-de-porte
évoquant l'Orient,
Eugène Bataille, 1867.

Quatre d'entre elles ont été réalisées par le peintre Eugène Bataille. Les deux premières montrent fleurs, gibiers et fruits associés à des tissus. Les autres représentent des allégories de l'Occident et de l'Orient ; pour l'Occident, des éléments d'armure entourent un livre imprimé sur

Cabinet d'audience du
préfet. Bureau d'époque
Louis XV, ayant servi selon la
tradition à Mac-Mahon.
Bureau à caissons à double
face, légèrement galbé sur
quatre côtés, en bois de
placage satiné, frisé en
feuilles, dans des
encadrements chantournés
en amarante. Il repose sur
des pieds cambrés.



Dessus-de-porte, allégorie
de l'Astronomie, Pierre
Brisset, 1867.



lequel repose une arme blanche ; pour l'Orient, une théière en cuivre sur son plateau au milieu de cimenterres, d'un tambourin et d'étoffes soyeuses. D'une toute autre facture, les deux derniers dessus-de-porte sont d'Henri Léon Pallandre ; ce peintre versaillais, né à Paris, en 1831, travaille pour Sèvres et Limoges comme peintre sur porcelaine. Son fils Albert, paysagiste et peintre de fleurs décore l'hôpital Despagne à Versailles.

Le mobilier de Ribaillier-Mazaroz a été conçu pour cette pièce. Le buffet vitré à deux corps avec en partie basse des natures mortes à motifs de fruits et de gibier, sculptées, mélange les styles Renaissance et Louis XIII.

Cabinet d'audience du préfet, actuellement bureau du préfet

Une peinture récente, signée S. Bouvier et datée de 1991, représente le bassin de Neptune dans le parc du château de Versailles, tandis que les quatre allégories des Arts, des Sciences, du Commerce et de l'Agriculture décorent les dessus-de-porte de Pierre Brisset (Paris 1810-1890).

Le très beau bureau double face, d'époque Louis XV, a servi, selon la tradition, à Mac-Mahon, lors de son passage à Versailles.

Sur la cheminée, la pendule symbolisant «l'Étude et la Philosophie», d'époque Louis XVI, a été réalisée d'après un modèle célèbre conçu par le sculpteur Simon-Louis Boizot (1743-1809).





L'étage noble Escalier d'honneur

Escalier d'honneur orné
d'une toile représentant une
Vue de Capri, Félix Lanoüe.

On accède à l'étage par un grand escalier constitué d'une première volée droite centrale et d'une deuxième volée double. Ses murs sont revêtus en stuc-marbre coloré ; à l'étage, il présente un décor à pilastres ioniques et deux toiles imposantes, «La Seine à Suresnes» (1867), par Émile Lambinet, et une «Vue de Capri» par Félix Lanoüe (1812 - 1872).

Sa rampe en fer forgé s'inspire du style Louis XIV mais en diffère radicalement par la technique ; elle est constituée principalement de fers de section carrée assem-



Monogramme de la Seine-et-Oise, rampe de l'escalier d'honneur.



blés par vis, et non par rivets et clavettes comme ses modèles. On y remarque le chiffre de l'ancienne Seine-et-Oise, formé de deux «S» entrelacés et d'un «O».

Après avoir emprunté l'escalier d'honneur jusqu'au premier étage, on trouve sur la gauche la salle Cossonneau et en face une petite galerie qui dessert la salle du conseil général avant d'ouvrir sur le grand salon.

Salle du conseil général.
L'allégorie de la Seine-et-Oise
de Guillaume Dubufe. Cette
œuvre, signée en bas à
gauche, porte la date 1895.

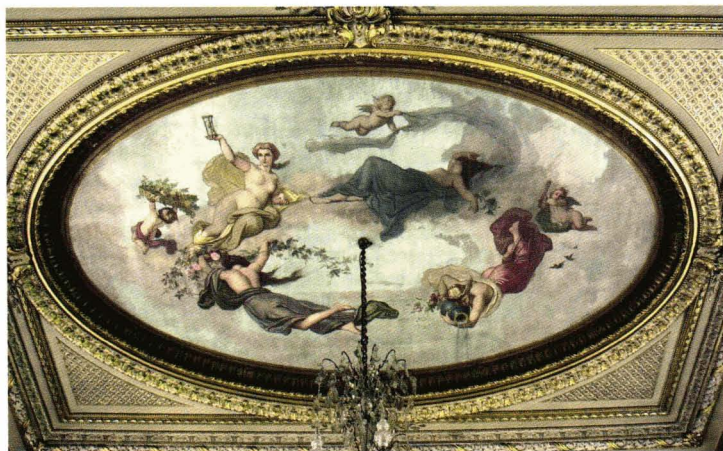


Salle du conseil général.

Salle du conseil général

La salle du conseil général est intéressante par son décor situé, à l'instar des autres salons, en partie haute : plafond au ciel entouré d'une balustrade fleurie, corniche animée par des amours musiciens, des pots-à-feu et des oiseaux, en relief. La cheminée monumentale était ornée à l'origine d'un buste de Napoléon I^{er} remplacé par un buste de Marianne et d'une pendule de Chaumont-Marquis, toujours en place. En face, un tableau de Guillaume Dubufe (1853-1909), «Allégorie de la

Plafond du salon des Aigles.
Les quatre Heures du jour
d'Ernest Augustin Gendron
sont personnifiées par quatre
jeunes femmes.





Seine et de l'Oise», remplace le portrait de Napoléon III. Les têtes de femmes situées dans la corniche au-dessus des portraits étaient tournées vers les deux empereurs.

Grand salon dit salon des Aigles

Il occupe tout le premier étage de l'avant-corps du pavillon central et reçoit le jour par six fenêtres. Ses murs sont revêtus de lambris en carton-pierre à trophées de musique.

Des pilastres et colonnes à chapiteaux corinthiens, en stuc-marbre dont la couleur d'origine n'est plus visible, animent l'ensemble. Une cheminée en brèche

Salon des Aigles. Réalisées en carton-pierre, les aigles aux ailes déployées, situées aux angles de la corniche, sont considérées par les spécialistes de l'époque, comme un morceau de bravoure.



Frise avec cariatides.

violette évoque le salon d'Hercule de Versailles.

Au plafond, les quatre Heures du jour d'Ernest Augustin Gendron (1817-1881) sont symbolisées par quatre jeunes femmes grandeur nature volant dans le ciel. Le Matin verse le contenu d'une urne, le Midi répand des fleurs, le Soir tient un sablier, la Nuit est étendue sur un nuage.

Pendule,
Chaumont-Marquis, 1867.



La corniche très décorée est soulignée aux angles de quatre aigles dorées aux ailes déployées posées sur un décor géométrique d'Alexandre Denuelle. Au centre des voussures, sont représentées les quatre Saisons dues à Félix-Armand-Marie Jobbé-Duval (1821-1889). Elles sont personnifiées par des femmes grandeur nature assises et portant leurs attributs, de droite à gauche : l'Hiver, à la draperie verte, le Printemps, à la draperie rose, l'Été, à la draperie bleue et l'Automne, à la draperie rouge.

Le mobilier de style Louis XV, consoles, canapés, est dû à Ribaillier-Mazaroz. Quant à la grande pendule-cartel à deux têtes de femme et au cadran à cartouche en bronze ciselé doré, elle a été livrée en 1867 par la Maison Chaumont-Marquis.

Salon de l'Impératrice

Il doit son nom au portrait de l'impératrice Eugénie, d'après Franz Xaver Winterhalter (1806-1873), qui s'y trouvait. Un autre portrait inspiré du même artiste vient depuis peu orner cette pièce, actuel salon de réception du préfet. Au plafond, Dominique-Henri Guifard (1838-1913) a peint un ciel encadré d'une balustrade, sur laquelle sont assis huit amours jouant avec des oiseaux. La corniche est marquée aux angles de l'emblème impérial «N» couronné. Deux allégories, «La Poésie et La Musique», sont représentées dans les dessus-de-porte dûs à Félix Barrias (1822-1907), grand Prix de Rome en 1844. Les sièges de style Louis XVI étaient couverts à l'origine en tapisserie. Quant au mobilier Boulle, il a été ache-



Dessus-de-porte, *la Musique*, salon de l'Impératrice, Félix Barrias, 1867.



Salon de l'Impératrice.

té au cours du XX^e siècle, sauf la table-bureau qui provient des écuries de l'Alma (quai d'Orsay).

La garniture de cheminée -une pendule console à volutes grand modèle en marbre blanc avec ornements ciselés dorés et deux vases œuf en marbre blanc aux bouquets de lys à dix bougies- est l'œuvre de Chaumont-Marquis.

Grande salle à manger

Elle est revêtue de lambris en stuc-marbre imitant certains décors du château de Versailles. La corniche, ornée de trois frises en carton-pierre, feuillage et fruits, frise à enfants, frise à décors géométriques, canaux ponctués par des consoles renversées, souligne le plafond peint par Dominique-Henri Guifard (1838- 1913). Il représente un fond

Frise à enfants imitant celle de l'antichambre des Chiens, au château de Versailles.





de ciel encadré par une galerie à balustres, au milieu desquelles courent des branches de feuillage et de fleurs.

Le mobilier, de style Louis XV, comporte des canapés, causeuses, fauteuils, chaises, consoles présentant un décor de fleurs, mar-

Grande salle à manger.
Son décor en stuc-marbre imite celui de la salle des Gardes de la reine.



guerites et œillets épanouis ainsi que des feuilles d'acanthé. Il est dû aux Ribaillier-Mazaroz.

Deux vases Médicis en marbre et porphyre provenant de chez Mme du Barry à Louveciennes sont ornés de bas-reliefs



Pendule, d'époque Premier Empire ; sur son socle est représenté Orphée aux Enfers.

en bronze doré, représentant le sacrifice d'Iphigénie et les Bacchanales.

La table circulaire, en loupe d'orme à décor d'amarante faisait partie de l'ensemble réalisé par Alexandre-Georges Fourdinois (1799-1871), en 1859-60, pour l'appartement de la princesse Marie-Clotilde de Savoie, au Palais-Royal, à Paris.

Sur la cheminée, une pendule d'époque Premier Empire présente sur son socle Orphée aux Enfers : reconnaissable à sa lyre, il arrive devant Hadès assis sur un trône ; à l'arrière, se tient Eurydice voilée conduite par un petit amour qui porte un carquois.

Galerie

Ces deux dernières pièces sont desservies par une galerie ornée des portraits de l'entourage de Louis XV - Christian IV de Bavière duc des Deux-Ponts - ou de la famille de la dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, son frère, Clément-Wenceslas, évêque d'Augsbourg, son beau-frère, Maximilien III de Bavière. Ces tableaux proviennent de la bibliothèque municipale de Versailles, ancien ministère des Affaires étrangères, rue de l'Indépendance américaine.



Mobilier de salon, style Louis XV, en bois doré, Ribaillier-Mazaroz ; il repose sur des pieds galbés dont le sommet est orné d'une marguerite ou de tournesol ; le dossier est décoré d'un d'œillet épanoui.

Vase Médicis, marbre, porphyre, bronze doré, XVIII^e siècle. Il s'agit d'une réplique du fameux vase Médicis conservé à Florence ; la scène représentant le *Sacrifice d'Iphigénie* comporte neuf figures. L'héroïne, entourée de guerriers, est au pied d'un autel surmonté de la statue de Diane reconnaissable à son arc.



Les appartements privés du préfet sont situés au premier étage, dans l'aile droite.

Petit salon privé

Dans cette pièce qui avait probablement fonction d'une salle d'attente, il faut surtout remarquer les quatre dessus-de-porte du XVIII^e siècle représentant Diane, Vénus, la Nuit et l'Aurore. Ils proviennent de l'ancien

Dessus-de-porte représentant *Diane*, huile sur toile, XVIII^e siècle.



Garde-Meuble, rue des Réservoirs. La pendule, en bronze ciselé et doré, est d'époque Louis XVI ; son mouvement date de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Chambre à coucher, actuellement salon Empire

Une alcôve évoque la destination d'origine de cette pièce actuellement meublée en style Premier Empire ; les sièges en acajou présentent un décor à palmettes et des accotoirs en doucine se raccordant au dossier par une feuille d'eau.

Pendule de Lepaute ayant appartenu à Monsieur, frère du Roi, au château de Brunoy, XVIII^e siècle, salon Empire.



Sur la cheminée se trouve une pendule portée par deux sphinx de bronze doré. le mouvement est de Jean-Joseph Lepaute (1768-1846). Elle résulte de l'imitation d'un modèle très proche d'une pendule livrée par ce dernier, d'après Bélanger, pour le comte d'Artois à Bagatelle en 1781, ciselée et dorée par Gouthière. Elle aurait appartenu à Monsieur, frère du roi, au château de Brunoy. La paire de chenets en bronze doré figurant des sphinx a été payée en 1867 à M. Vidalenc, magasin de curiosités, boulevard Beaumarchais à Paris. Il est intéressant de la comparer à la paire de chenets commandée à Hauré en 1786 pour la chambre de Marie-Antoinette à Versailles.



Paire de chenets, bronze doré, représentant des sphinx, réalisée pour la préfecture en 1867, salon Empire.

Salle à manger privée

Tapissée de papier de la Maison Zuber, cette pièce renferme un beau mobilier Premier Empire. Les chaises en acajou sont de Jacob-Desmalter. L'une des trois

Salle à manger privée, ancienne chambre à coucher.



bibliothèques basses est estampillée Félix Rémond (1779 - ?), un des principaux ébénistes de la Restauration, fournisseur breveté de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry.

Nicole de Blic

Orientation bibliographique

Bazelaire Hugues de, Blic Nicole de, Robin Elisabeth, « L'hôtel de la préfecture des Yvelines », *Revue de l'histoire de Versailles et des Yvelines*, Académie de Versailles, t. 85, 2001.

Clément de Ris L., « Inventaire des œuvres d'art existant dans l'hôtel de la préfecture de Versailles », *Bulletin de la Commission des Antiquités et des Arts*, Versailles, impr. Cerf et fils, 2^e fascicule, 1882, p. 75-79.

Couïard Émile, *Monographie des assemblées départementales*.

L'administration départementale de Seine-et-Oise 1790-1913, Versailles, 1913, impr. Aubert, p. 410-417.

Lecomte Catherine, « Quel dilemme ! Gérer une ville « capitale »

Versailles 1871-1879 », *Revue de l'histoire de Versailles et des Yvelines*, t. 82, 1998, p. 103-126.

Leniaud Jean-Michel, « L'hôtel préfectoral, mythe impérial ? », *Revue des Monuments historiques*, n° 178, décembre 1991.

Leroi J. A., *Histoire de Versailles, de ses rues, places et avenues*, Versailles, 1868, p. 171-178.

Mairey Jeanne, *Recherches sur Alexandre Denuelle, peintre décorateur*, (1818-1879), mémoire de DEA, sous la direction de Jean-Michel Leniaud, École pratique des hautes études, octobre 2000.

Sources manuscrites

Archives départementales des Yvelines, 4 N 38.

Remerciements

Yves Badetz, conservateur du Patrimoine, Mobilier national

Hugues et Jacqueline de Bazelaire, restaurateurs de sculptures

André Damien, membre de l'Institut

Elisabeth Robin, assistante de conservation du patrimoine, Archives départementales des Yvelines

Jean-Pierre Samoyault, conservateur général du Patrimoine, administrateur du Mobilier national

Bertrand Wemaëre, membre de la compagnie nationale des experts, Versailles

Denis Woronoff, président

et Claude Roux, secrétaire générale de l'association pour le patrimoine de l'Île-de-France

Crédits photographiques

Daniel Balloud, copyright Archives Départementales des Yvelines, sauf Artus Bertrand, p.1

Réalisation graphique et infographie : Roland Barreau, Vay

Photogravure : Scann ouest, La Chapelle-sur-Erdre

Impression : Val-de-Loire, Saint-Aignan-de-Grand-Lieu

Déjà parus sur la Région Île-de-France dans les collections du Patrimoine

«Itinéraires du patrimoine»

- n° 61 *Domaine national de Saint-Germain-en-Laye, le parc et la forêt (Yvelines)*
- n° 68 *Montfort-l'Amaury, les verrières de l'église paroissiale Saint-Pierre (Yvelines)*
- n° 183 *La Renaissance en Val d'Oise, les églises (Val d'Oise)*
- n° 202 *Montreuil, patrimoine horticole (Seine-Saint-Denis)*
- n° 227 *Marcoussis (Essonne)*
- n° 238 *Le Château de Montlhéry (Essonne)*

«Images du patrimoine»

- n° 16 *Cantons de Boissy-Saint-Léger, Chennevières-sur-Marne, Villecresnes, Villiers-sur-Marne (Val-de-Marne)*
- n° 20 *Canton de Rambouillet (Yvelines)*
- n° 28 *Canton de La Celle-Saint-Cloud et Marly-le-Roi (Yvelines)*
- n° 37 *Les communes du Parc naturel régional de la Haute vallée de Chevreuse (Yvelines)*
- n° 77 *Canton de Bièvres (Essonne)*
- n° 107 *Vallée du Sausseron, Auvers-sur-Oise (Val d'Oise)*
- n° 111 *Canton de Saint-Arnoult-en-Yvelines (Yvelines)*
- n° 120 *Noisiel, la chocolaterie Menier (Seine-et-Marne)*
- n° 128 *Chatou et Croissy-sur-Seine, villégiatures en bordure de Seine (Yvelines)*
- n° 137 *Val de Gally, Saint-Nom-la-Bretèche (Yvelines)*
- n° 154 *De la vallée de la Seine à la forêt de Marly : Le Pecq-sur-Seine, Fourqueux, Mareil-Marly (Yvelines)*
- n° 159 *Saint-Germain-en-Laye, le passé recomposé, 1800-1940 (Yvelines)*
- n° 163 *1860-1960 Cent ans de patrimoine industriel (Hauts-de-Seine)*
- n° 164 *Clamart, une ville à l'orée du bois (Hauts-de-Seine)*
- n° 166 *Boulogne-Billancourt, ville d'art et d'essai, 1800-2000 (Hauts-de-Seine)*
- n° 173 *En pays de France, cantons de Luzarches, Gonesse et Goussainville (Val d'Oise)*
- n° 191 *D'ombre, de bronze et de marbre, sculptures en Val-de-Marne, 1800-1940*
- n° 200 *Autour d'Orgeval, de la boucle de Poissy au pays de Cruye (Yvelines)*

«Cahiers du patrimoine»

- n° 12 *Architectures d'usines en Val-de-Marne (1822-1939)*
- n° 17 *Le Vésinet, modèle français d'urbanisme paysager (1858-1930)*
- n° 23 *Architectures du sport (1870-1940), Val-de-Marne et Hauts-de-Seine*
- n° 51 *Le faubourg Saint-Antoine, un double visage*
- n° 53 *Maisons-Laffitte, parc, paysage et villégiature, 1630-1930*
- n° 56 *Etampes, un canton entre Beauce et Hurepoix*
- n° 59 *Hommes et métiers du bâtiment, 1860-1940*



La préfecture, les façades côté jardin

Renseignements pratiques

Préfecture des Yvelines
1, rue Jean-Houdon
78 000 Versailles
tél. : 01 39 49 78 00

Conseil général des Yvelines
2, place André-Mignot
78 000 Versailles
tél. : 01 39 07 78 78

Conditions de Visite

L'hôtel de la préfecture et du conseil général
des Yvelines
est ouvert à la visite lors des
« journées du Patrimoine » qui ont lieu en septembre.
Il est également possible d'organiser
des visites en s'adressant à l'office de tourisme
de la ville de Versailles au 01 39 24 88 88

C'est sous le Second Empire, en 1859, qu'est lancé le projet de construction d'un bâtiment spécifique pour la préfecture et le conseil général de Seine-et-Oise, aujourd'hui des Yvelines, hébergés jusqu'alors dans les bâtiments de l'hôtel du Garde-Meuble. Un concours, mesure peu courante à l'époque, est lancé sur un programme précis incluant archives départementales et gendarmerie. Le lauréat, Amédée Manuel, commence les travaux en 1863 et l'inauguration a lieu en 1867.

Cadre de nombreux événements politiques de première importance, l'édifice se déploie entre cour et jardin : le principe général de composition obéit à celui de l'hôtel particulier s'intégrant parfaitement dans l'harmonie versaillaise. La sobriété rationnelle du grand style à la française est adaptée aux besoins de l'administration publique. Les pièces de prestige, dans le corps principal, offrent au visiteur un décor où « l'art de Versailles », remis à l'honneur sous Louis-Philippe, triomphe. Plafonds ornés, frises variées et mobilier témoignent d'une élégance où le talent des artistes offre un bel exemple de l'art de la fin du XIX^e siècle.



La collection « Itinéraires du patrimoine », conçue comme un outil de tourisme culturel, convie à la découverte des chemins du patrimoine.



ISSN 1159-1722
ISBN 2-905913-32-0

Prix : 30 F
4,57 €



Direction régionale
des affaires culturelles
Île-de-France